

Petite Revue du Tiers - Ordre

ET DES

INTÉRÊTS DU CŒUR DE JÉSUS

VOL. V

MONTRÉAL, AOUT 1888

No 7

PORTIONCULE.

Jedi 2 août, jour de la Portioncule ou Grand Pardon d'Assise, tous les fidèles qui, s'étant confessés, et ayant communiqué, visiteront l'église de Notre-Dame des Anges ou la Cathédrale gagneront autant d'indulgences plénières qu'ils feront de visites. Il suffit de sortir de l'église, d'être quelques instants dehors et de rentrer de nouveau dans l'église pour que chaque visite soit différente et compte pour une indulgence plénière chaque fois.

Il faut, à chaque visite, prier aux intentions du Souverain-Pontife.

AVIS

Nous faisons un appel à nos abonnés. Un nombre considérable d'entre eux oublient que nous avons absolument besoin du secours de leur abonnement pour payer les dépenses de la *Petite Revue*. Nous nous efforçons de la rendre de plus en plus intéressante : que chacun nous aide donc à la maintenir en payant fidèlement ce qu'il nous doit. Il y a des personnes qui reçoivent la *Petite Revue* depuis le commencement et qui n'ont encore rien payé. Ces gens croient qu'ils nous sont utiles, mais au contraire, ils nous font du tort et violent les lois de la justice.

Nous donnons avis à tous nos abonnés qui sont arriérés, que nous cesserons l'envoi de la *Revue* et que nous mettrons leur compte en collection forcée, s'ils ne s'acquittent pas d'ici au mois de septembre prochain.

PRATIQUES CHRÉTIENNES

MOYENS DE SANCTIFICATION

NOTRE-DAME DES NEIGES

(5 août)

Il existe à Rome trois églises patriarcales où le pape officie à certaines fêtes ; ce sont les basiliques de Saint-Jean de Latran, de Saint-Pierre et de Sainte-Marie

Majeure. Cette dernière est ainsi appelée parce qu'elle est, tant pour sa dignité que pour son antiquité, la première des églises dédiées à Rome sous l'invocation de la sainte Vierge. On l'a nommée aussi Notre-Dame des Neiges, d'une tradition populaire qui porte qu'elle fut fondée et dotée sous le pontificat de Libère, dans le ive siècle, par le patrice Jean, qui avait eu une vision où la Mère de Dieu lui était apparue, et auquel le Ciel avait désigné le lieu où il fallait la bâtir, en permettant qu'il se trouvât miraculeusement couvert de neige le 5 août. L'église dont nous parlons est, après celle de Lorette, le lieu du monde le plus célèbre par la dévotion des fidèles pour l'auguste Mère de Dieu. On y vient de toute la chrétienté pour implorer le secours de la Vierge toute-puissante, et, par son intercession, on n'y a souvent obtenu de Dieu des grâces signalées.

* * *

L'Église, dès les premiers temps du christianisme, n'a jamais cessé d'exhorter ses enfants à réclamer la protection de la sainte Vierge, et de leur représenter cette dévotion comme un des moyens les plus efficaces d'opérer leur salut. 1° L'Église veut que nous conjurons le Seigneur d'écouter nos prières par l'entremise de Celle dont sa bonté a daigné se servir pour se donner lui-même à nous dans le mystère de l'Incarnation. 2° Elle nous invite à appeler Marie Mère de grâce et de miséricorde, et à mettre en elle notre confiance, afin qu'aïdés de ses mérites, nous obtenions de son Fils les secours qui nous sont nécessaires.

Prière

Accordez, Seigneur, nous vous en supplions, à nous qui sommes vos serviteurs, une santé perpétuelle de corps et d'esprit, et, par l'intercession de la bienheureuse Marie, toujours vierge, délivrez-nous des afflictions présentes et faites-nous jouir des joies éternelles. Par J.-C. N.-S. Ainsi soit-il.

LA TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR.

(6 août)

Environ un an avant sa passion, Jésus manifesta sa gloire à trois de ses plus chers disciples, qui furent plus tard témoins de son agonie dans le jardin des Oliviers. Ces disciples étaient Pierre et les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean. Le Sauveur en prit trois, afin qu'on ne pût point recuser leur témoignage : mais il n'en choisit pas un plus grand nombre, pour faire connaître qu'on doit tenir cachées les grâces qu'on reçoit du ciel. Le visage du divin Sauveur devint éclatant comme le soleil, ses

habits blancs comme la neige ; la gloire de sa divinité rejaillit sur tout son corps. Alors Moïse et Elie parurent à ses côtés, s'entretenant avec lui de la mort qu'il devait souffrir à Jérusalem. Les apôtres furent frappés d'un si ravissant spectacle ; aussi Pierre s'écria-t-il : *Seigneur, nous sommes bien ici ; faisons-y, si vous le voulez, trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, une pour Elie.* Il parlait encore lorsque les disciples se virent entourés d'une nuée lumineuse, de laquelle sortirent ces paroles : *Voici mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection.* Ils tombèrent alors le visage contre terre ; Jésus les releva, et ils ne virent plus que Jésus seul, qui leur enjoignit de ne parler de cet événement qu'après sa résurrection.

* * *

Il faut nous instruire sur le Thabor et sur le Calvaire.—1° Le Thabor nous encourage en nous mettant devant les yeux la félicité qui nous attend au ciel ; mais le Calvaire est le seul chemin qui nous y conduira. 2° Si Jésus-Christ nous introduit dans les secrets de son amour et de sa croix ; s'il nous fait goûter la douceur et la paix qui y sont cachées, et que le monde ne connaît point, nous trouverons alors de la consolation et de la joie dans nos souffrances mêmes. 3° A l'exemple de saint Paul, nous souffrirons tout ce que Dieu voudra, et de la manière qu'il le voudra ; nous nous estimerons heureux de marcher sur les traces du Sauveur ; rien ne nous occupera que le désir de lui plaire et de lui témoigner notre amour.

Prière

O Dieu, qui, dans la glorieuse transfiguration de votre Fils unique, avez confirmé les mystères de la foi par les témoignages des Pères, et qui avez marqué d'une manière admirable la parfaite adoption de vos enfants par la voix qui descendit de la nuée lumineuse, faites-nous la grâce de devenir les cohéritiers de ce Roi de gloire et d'être un jour participants de son royaume. Par le même J.-C. N.-S. Ainsi soit-il.

L'ASSOMPTION DE LA T. S. VIERGE

(15 août)

L'objet de cette fête est d'honorer la bienheureuse mort de la très sainte Vierge et sa glorieuse assumption dans les cieux, où elle reçut de son divin Fils une couronne immortelle et un trône placé au-dessus de tous les Saints. Lorsque Jésus-Christ, vainqueur de la mort et de l'enfer, fut monté au ciel, sa bienheureuse Mère resta à Jérusalem, persévérant dans la prière avec les disciples, jusqu'à ce qu'elle eût avec eux reçu le Saint-Esprit. Saint Jean l'Évangéliste, auquel le Sauveur l'avait recomman-

dée du haut de la croix, se chargea du soin de pourvoir à sa subsistance. Quelques savants conjecturent que Marie mourut à Ephèse ; d'autres, au contraire, pensent que ce fut à Jérusalem. Mais tous conviennent qu'elle parvint à un âge avancé, donnant sans cesse les plus parfaits exemples de toutes les vertus. Quoique immaculée et n'ayant pas péché en Adam, et par conséquent n'étant pas soumise à l'empire de la mort, elle voulut la subir pour être en tout conforme à son divin Fils, qui voulut la subir lui-même pour l'amour de nous, pauvres pécheurs. C'est une pieuse croyance, autorisée par un culte fort ancien, et fondée d'ailleurs sur les sentiments de piété et de respect dus à la Mère de Dieu, que la bienheureuse Vierge ressuscita immédiatement après sa mort, et que, par un privilège spécial, son corps, réuni à son âme, fut reçu dans le ciel.

* * *

Pour obtenir la protection de la très sainte Vierge, 1^o il ne suffit pas de prononcer des formules de prières ; il faut que le cœur, d'accord avec la bouche, soit animé d'un désir sincère de servir Dieu avec ferveur. On n'est véritablement dévot à la Mère de Dieu que quand on est fidèle à imiter ses vertus et à observer les préceptes de son divin Fils. 2^o Marie est le refuge des pécheurs, mais des pécheurs repentants, et non de ceux qui ne songent qu'à persévérer dans leurs crimes.

Prière

Faites, Seigneur, que l'auguste solennité que nous célébrons attire sur nous votre grâce, en ce jour dans lequel la bienheureuse Mère de Dieu a souffert la mort temporelle, sans que cette mort ait pu retenir dans ses liens celle qui a enfanté Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, qui, étant Dieu, vit et règne avec vous dans tous les siècles des siècles.

NOTRE-DAME DES ANGES

L'église des membres du Tiers-Ordre à Montréal est maintenant celle de *Notre-Dame des Anges*, rue Lagauchetière. Ce titre de la Mère de Dieu nous devient donc doublement cher. Il ne sera pas sans intérêt d'en connaître l'origine et l'histoire.

Notre-Dame des Anges est le nom d'une petite chapelle franciscaine située dans la vallée de Spolète au pied du mont Subasio, à quelque distance de la ville d'Assise, en Italie, au milieu de riantes et fertiles campagnes qui l'en-

vironnent gracieusement et contribuent à rehausser sa beauté. Elle fut bâtie en premier lieu vers l'an 352 par de saints ermites venus de la Palestine qui lui donnèrent le nom de Sainte-Marie de Josaphat, à cause d'une relique précieuse tirée du sépulcre de la sainte Vierge situé dans la vallée de Josaphat. Ce n'était qu'un petit édifice en pierre, de quarante pieds de longueur et vingt de largeur. Les ermites ayant abandonné cette chapelle, elle devint la propriété des religieux Bénédictins du mont Sébane, qui n'y apportèrent que peu de soins. Mais bientôt l'on entendit la chapelle retentir de chants célestes ; les anges s'y montrèrent souvent, et y faisaient entendre une musique divine, de là lui vint son nom de *Notre-Dame des Anges* ; on l'appela aussi *Portioncule* à cause de sa petitesse.

Ce fut vers ce temps que saint François, voyant ce sanctuaire qu'il aimait si délabré, entreprit de le restaurer, ce qu'il fit en effet au moyen de quêtes. Les Bénédictins donnèrent l'église de Ste-Marie des Anges aux disciples de St François, à la condition qu'ils seraient tenus de la conserver et de la reconnaître toujours comme le berceau de l'Ordre. " Que nous sommes heureux, s'écria St François, parlant à ses frères, de posséder une église, de l'avoir si pauvre, si petite, et obtenue par mendicité ! "

St François, en prenant possession de sa chère chapelle de Ste-Marie des Anges, voulut y passer la première nuit en prière. " O très saint Seigneur, dit-il, dans un moment d'extase, Roi du ciel, Rédempteur du monde, doux amour ! et vous, Reine des anges, par quel excès de bonté descendez-vous des cieux dans cette chapelle si petite et si pauvre ? "

St François vit alors Jésus-Christ et sa divine Mère, entourés d'un cortège d'anges brillants de lumière. Notre-Seigneur lui répondit :

" Je suis venu avec ma Mère, pour vous recevoir et vous établir dans ce lieu qui nous est cher. "

Ce lieu a toujours depuis été reconnu et considéré comme le berceau de tout l'Ordre franciscain. La célèbre indulgence de la Portioncule attire chaque année, et depuis des siècles, une foule énorme de pieux pèlerins surtout le 2 d'août, jour de la Portioncule ou Grand Pardon d'Assise.

La basilique de Sainte-Marie des Anges recouvre comme d'un splendide manteau la sainte chapelle. Elle fut commencée en 1569 par ordre de saint Pie V.

L'église est de style dorique, avec des proportions justes

et charmantes, elle plaît à la vue par son air noble et majestueux. Elle est en forme de croix latine. Le chœur est orné de marbres précieux et de sculptures remarquables. La nef renferme dix chapelles ornées de peintures fameuses.

Un tremblement de terre en fit écrouler une partie en 1831, mais elle fut de suite réparée et embellie.

Le couvent qui s'élève à côté de la basilique est un monument d'architecture. Le jour de la Portioncule, ses vastes salles sont remplies de pèlerins.

A quelques pas de là se trouve la chambre où mourut saint François et où est déposé son cœur. Un corridor conduit à l'*Oratoire des Roses*. C'est une chapelle basse où notre séraphin Père passait des nuits en oraison ; on y voit encore deux poutres de l'estrade du haut de laquelle fut proclamée l'indulgence de la Portioncule. Tout près est le jardin où saint François, tenté par le démon, se jeta nu dans les ronces d'un buisson ; par un miracle les épines furent changées en roses, et chaque année ces rosiers produisent des roses sans épines dont les feuilles sont tachées de sang. Le prodige dure depuis sept siècles. Ce qui est remarquable c'est que transplantés à un autre endroit, le même phénomène ne se reproduit plus.

Ce titre de *Notre-Dame des Anges* doit donc nous être chère à nous *fils de Saint-François*.

Il plaît à Marie et nous la montre très élevée au ciel. En effet, Marie, étant la Mère de Dieu, est incomparablement supérieure aux anges, qui ne sont que les serviteurs de Dieu. Ce titre auguste de Mère du Créateur place la sainte Vierge dans une sphère tellement à part, qu'il lui confère, avec la plus haute dignité, un droit de puissance et de souveraineté sur le domaine entier du Créateur, par conséquent sur toute créature humaine et angélique.

La très sainte Vierge, devenant par l'Incarnation du Verbe Mère de Jésus le Roi des anges, a été constituée leur Reine. Mais c'est surtout au jour de son assumption glorieuse que lui furent confirmés le rang et le titre de Reine des cieux, de Reine des anges.

L'Église reconnaît ce rang et ce titre, quand elle fait monter vers le trône des grandeurs de Marie ces saintes et sublimes acclamations : "Salut, ô Reine des cieux, dominatrice des anges", et qu'elle invite ses enfants à l'invoquer du nom glorieux de "Reine des anges."

Cette royauté de la très sainte Vierge sur les anges admise, quels en sont les privilèges pour nous ? Quel usa-

ge la Reine du ciel fera-t-elle de l'autorité qu'elle a reçue sur les esprits angéliques, et à quoi emploiera-t-elle sa puissance de Reine et de dominatrice de la cour céleste ?

Le principal office de Marie, en qualité de Reine des anges, consiste à secourir les malheureux. Et comme il n'y a que des bienheureux dans le ciel, la miséricorde de la sainte Vierge vient chercher les malheureux où ils sont, au séjour de l'épreuve, sur cette terre où abondent toutes les misères, dans " cette vallée de larmes ", comme chante l'Eglise.

Soumis aux desseins miséricordieux de leur Reine et associés à son zèle pour l'œuvre de notre salut, les anges ne cessent de descendre vers nous pour nous aider et de remonter vers elle pour recevoir les ordres de sa clémence. Ils descendent à nous chargés des dons de leur Reine et ils remontent à elle avec nos vœux et nos larmes.

Semblable à une mère qui souvent commet aux aînés de la famille le soin des plus jeunes, notre mère du ciel nous confie aux bons anges et les charge de nous assister. Ses yeux, continuellement ouverts sur nos voies, comptent tous les pas que nous faisons dans la vie, et ses légions soumises soutiennent notre faiblesse contre les dangers que chaque jour nous apporte. Et c'est aussi de cette bonne mère que le Roi-Prophète a pu dire : " Elle a commandé à ses anges d'avoir soin de vous, de peur que votre pied n'aille heurter contre la pierre. "

Mais la Reine des cieux ne se contente pas d'exercer son empire sur les anges fidèles, en leur donnant en notre faveur une mission de grâce et de bénédiction, elle étend aussi le sceptre de sa puissance sur ces tribus superbes qui ne voulurent pas adorer l'Homme-Dieu et reconnaître le privilège de sa divine maternité. La victoire qu'elle remporta sur le démon aux premiers instants de son existence, elle la poursuit sans cesse en faveur de ses enfants.

Nous avons à lutter contre ces mauvais anges. Avec une vigilance assidue, recommandée par Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous avons un autre moyen d'échapper aux poursuites du malin esprit : c'est de nous abriter aux pieds de Notre-Dame des Anges, et de répéter avec l'Eglise ce cri de victoire et de confiance, cette parole terrible aux légions de l'enfer : " Vierge puissante, priez pour nous ! " Nous verrons alors Marie accourir à notre défense et nous prêter l'assistance des bons anges dont elle est la Reine.

Et ainsi ce titre de Reine des anges, sous lequel nous

invoquons la sainte Vierge, dans ses litanies, ce titre, si glorieux pour notre mère, et si digne de notre respectueuse vénération, nous sera un gage de confiance et de salut, d'assurance pour cette vie et de doux espoir pour le ciel.

NE TRAVAILLEZ PAS LE DIMANCHE

*Les dimanches tu garderas,
En servant Dieu dévotement.*

Les violateurs de la loi du dimanche apportent à leur péché un aveuglement inouï. Tous les jours sont à Dieu, nos obligations envers lui sont aussi grandes un jour de semaine qu'un dimanche. S'il nous a commandé d'observer un jour pour l'honorer plus spécialement, n'est-il pas évident qu'il l'a fait pour notre propre avantage spirituel et temporel. Sans repos l'âme et le corps fatigués tomberaient bientôt dans un engourdissement fatal. Mais l'homme abuse de tout, il tourne contre Dieu tout ce qui sort des mains de sa bonté divine.

L'Histoire nous fournit de terribles exemples de châtiements exercés par la colère divine contre ceux qui n'observent pas ce commandement. Rien n'irrite le Seigneur comme la profanation de son saint jour. Des nations entières ont été affligées, des familles ont été maudites; d'un autre côté il est une vérité si grande et si bien connue qu'elle est passée à l'état de proverbe : *Le travail du dimanche n'a jamais enrichi personne*. Lisons pour notre édification quelques-uns de ces traits et apprenons à ne jamais violer le dimanche soit par un travail défendu, soit par des jeux, des pique-nique, des parties de pêche et de chasse, des excursions d'où on a entièrement banni le souvenir de Dieu, et qui sont déjà ou dégènerent bientôt en débâches.

* * *

— Les enfants d'Israel étant dans le désert, un jeune homme fut trouvé ramassant du bois le jour du sabbat. Moïse, à qui il fut amené, le fit mettre en prison. Le Seigneur consulté sur le châtiement qui devait être infligé au coupable, répondit : Que cet homme soit puni de mort, et que tout le peuple le lapide hors du camp. " En effet, il fut mis à mort selon que le Seigneur l'avait commandé.

Cette défense n'est-elle pas aussi utile à notre corps qu'à notre âme?
Oui, cette défense, qui nous oblige à un repos régulier, répare, en-

tréaient les forces corporelles, conserve et prolonge notre vie.—L'homme n'est pas de fer ; si robuste qu'on le suppose, le travail use bientôt ses forces ; et, si ce travail est prolongé outre mesure, la vie dépérit insensiblement, comme une fleur desséchée par les ardeurs du soleil. Entrez dans ces usines où les ouvriers ne connaissent ni fêtes, ni dimanches : qu'y voyez-vous ? des figures hâves, des corps étiolés, des êtres épuisés qui abrègent leurs jours, et se tuent de la plus sotté manière du monde.

* * *

—Il y avait dans une ville deux hommes du même métier. L'un, quoique chargé de famille, faisait parfaitement ses affaires, tout en sanctifiant scrupuleusement les jours de dimanche et de fête. L'autre n'avait point d'enfants, travaillait nuit et jour, sans excepter les dimanches, et pouvait à peine vivre. Profondément frappé de ce contraste, il alla trouver son compagnon et lui dit : " Comment fais-tu ? Je travaille continuellement, je m'épuise, et je ne puis pas parvenir à vivre.—Demain, lui répondit l'ouvrier chrétien, je te montrerai la maison de l'ami qui pourvoit à tous nos besoins, et qui pourvoira également aux tiens, si tu le veux." Le lendemain, dimanche, effectivement il alla prendre son compagnon, et le conduisit à l'église. Il continua ainsi trois dimanches de suite ; après quoi l'ouvrier lui dit :

" Maintenant, mon ami, je sais ton secret, et je connais le chemin qui conduit à une honnête aisance ; sois tranquille, je ne veux pas l'oublier de sitôt." En effet, à dater de ce jour, il se corrigea, cessa de travailler le dimanche, et réussit heureusement dans toutes ses affaires.

* * *

—Les journaux ont raconté dans ses détails l'horrible catastrophe qui s'est produite, le dimanche 25 octobre, aux carrières de Chancelade, au diocèse de Périgueux. Vers les trois heures du soir une détonation terrible se faisait entendre. Un épais nuage de poussière couvrait la vallée où coule la Beauronne ; en même temps, la montagne dominant les carrières s'affaissait sur une longueur d'environ 500 mètres renversant les maisons d'un village situé directement au-dessus des galeries et démolissant les constructions placées à l'entrée de l'exploitation.

Cinq ouvriers qui travaillaient à leurs chantiers, à trois ou quatre mètres de profondeur, étaient en même temps bloqués dans les galeries souterraines et comme murés par l'éboulement.

" Cette carrière, écrit un correspondant de la *Croix*, était le foyer du travail du dimanche dans le pays. Et c'est le dimanche que le malheur s'est produit. Heureusement, presque tous les ouvriers étaient sortis dans l'après-midi. Il n'en restait plus que six à trois heures. L'un d'eux proposa à ses camarades de s'en aller, ils refusèrent, et une demi-heure après ils étaient ensevelis."

* * *

C'était dans le courant de l'année 1844. Le Czar de toutes les Russies. Nicolas Ier, visitait Londres. Le peuple anglais était fier

d'une telle visite : il ne ménageait point les témoignages d'honneur au puissant monarque.

Parmi les établissements qu'il se proposait de voir, l'empereur n'avait garde d'oublier la grande fonderie de James Nasmyth, où se faisait alors l'essai de nouveaux canons, sous la direction de l'ingénieur W ithworth.

Un dimanche matin, un aide de camp du czar se présente à l'habitation de Nasmyth. Celui-ci l'accueille gracieusement et lui demande quel est son désir. L'officier russe lui répond : " Sa Majesté désire visiter, aujourd'hui même, votre " magnifique usine. "

Nasmyth s'incline et dit : " La visite d'un si grand empereur m'honore beaucoup. Mais, comme il est aujourd'hui dimanche, on ne pourra point offrir à Sa Majesté l'intéressant spectacle du travail et du mouvement de l'usine. "

L'aide de camp sourit à cette réponse et reprend : " Mais pour vous, Monsieur, ne vous est-il point facile de faire mettre en action les machines pour une heure ou deux ? donnez vos ordres, et vous verrez que la reconnaissance de mon souverain ne vous fera pas défaut. "

" Monsieur, répondit Nasmyth, la grâce de mon Dieu m'est plus chère que la faveur de votre empereur. D'ailleurs, si j'étais oubliax de mon devoir au point de commander le travail à mes ouvriers, ils ne m'obéiraient pas : ils sont les premiers à respecter la loi du dimanche. "

Le courtisan, étonné de ce franc et noble langage, regardait, un peu ébahi, ce personnage qui ne paraissait avoir nul souci de plaire au potentat de toutes les Russies : " Est-ce que vous ne travailleriez pas pour votre reine, un dimanche ? — La reine, Monsieur, n'aura jamais l'idée de me faire une telle demande. "

Et l'empereur Nicolas dut renoncer à honorer de sa visite un des plus grands établissements industriels de l'Angleterre.

* * *

— On écrit du Poitou à la *Semaine religieuse* de Limoges :

" Le dimanche 31 août dernier, un accident affreux jétait la consternation dans la paroisse de N..... (Vendée), en lui rappelant que ce n'est pas toujours impunément qu'on viole la grande loi de la sanctification du jour consacré au Seigneur, et que si, parfois, sa justice semble sommeiller ou suspendre son cours, elle n'en éclate que plus terrible quand son heure a sonné.

" Ce jour-là, le fermier d'une métairie voisine du bourg faisait battre son grain à l'aide d'une machine. D'après son calcul, il devait avoir double profit.

" Le fermier de N... allait reconnaître lui-même combien sont faux les calculs humains qui ne tiennent aucun compte des commandements de Dieu.

" Les avertissements ne lui avaient pourtant pas manqué : " *Ne travaille pas le dimanche, mon pauvre homme*, lui avait dit sa femme, " *il nous arriverait malheur.* " — " Bah ! répondait le mari, *j'ai travaillé d'autres fois, il ne m'est rien arrivé.* " Dans son aveuglement, il obliait la mort récente de son unique garçon.

" On battait depuis une demi-heure à peine, quand tout à coup la jeune fille du fermier âgée de quinze ans, qui passait les gerbes, glisse,

tombe, et l'une de ses jambes s'engage dans les rouages de la machine, où elle est entraînée et aussitôt broyée.

“Lorsqu'on retira l'infortunée victime, elle était dans un état impossible à décrire. “*Jamais*, disait un médecin âgé, appelé en toute hâte, *jamais je n'ai vu plus horrible spectacle.*”

“Nous n'essayerons pas de dépeindre la douleur des malheureux parents : la mère folle ; le père criant : “*C'est moi qui ai tué ma fille, j'avais promis de ne plus travailler le dimanche, Dieu m'a puni.*”

“Les témoins de cet épouvantable événement n'hésitèrent pas à y voir un châtement du ciel. “*On me donnerait mon pesant d'or, disait l'un d'eux, je ne travaillerais pas le dimanche.*”

“Sans doute, Dieu ne sévit pas toujours au moment même ; mais il ne faut pas l'oublier, il est le souverain maître du temps comme de l'éternité, et nul ne peut échapper à ce juge suprême.”

LES TERTIAIRES ISOLÉS

Nous trouvons sous ce titre, un excellent article dans la *Strenna*, appendice de la belle Revue franciscaine de Naples, *Eco di San Francesco*. Nous sommes heureux de le dédier à nos Frères et Sœurs du Tiers-Ordre qui, à leur grand regret et par suite de diverses circonstances fort indépendantes de leur volonté, n'ont pas l'avantage d'appartenir à quelque Fraternité et de pouvoir assister aux Assemblées des membres qui la composent.

On est convenu d'appeler *Tertiaires isolés* les personnes qui ont reçu le saint habit de l'Ordre de la Pénitence des mains d'un prêtre autorisé à cet effet et qui, de fait, n'ont leurs noms inscrits dans le Registre officiel d'aucune Association, Fraternité ou Congrégation canoniquement érigée.

Or, des esprits plus ardents que judicieux ont parfois nié et nient encore quelquefois que le droit puisse admettre de pareils Tertiaires. Nous devons dire que c'est tout simplement une erreur ; il y a toujours eu, depuis les premiers temps, des Tertiaires n'appartenant à aucune Congrégation : il y a encore aujourd'hui, un peu partout ; il y en aura toujours même par la force des choses. Ce serait une autre erreur de croire que cet isolement forcé puisse empêcher les Tertiaires qui en souffrent dans leur cœur, d'être admis dans une Fraternité aussitôt que les circonstances seraient devenues favorables. En droit comme en fait, il y a de vrais Tertiaires qui ne sont pas Congréganistes. Est-ce que saint Louis IX, est-ce que saint Roch et dans d'autres Saints du IIIe Ordre n'ont pas été des Tertiaires isolés ? Et puis, la plupart du temps

pour ne pas dire toujours, quand on demande à nos Supérieurs l'érection canonique d'une Fraternité, la raison qu'on invoque n'est-ce pas qu'il existe déjà dans la localité un certain nombre de membres du Tiers-Ordre ? Voilà donc bien des Tertiaires jusque là isolés. Enfin cette condition de Tertiaires non congréganistes est supposée et sous entendue dans les *Manuels* même de l'Ordre de la Pénitence ; il suffit d'en parcourir un avec attention. Des Tertiaires isolés, mais nous en avons en très grand nombre dans toutes les conditions, surtout parmi les prêtres et jusque dans les rangs de l'armée.... Il n'y a pas de doute qu'il vaut infiniment mieux appartenir à une Association, mais quand cela ne se peut ? Arrière donc tous les scrupules, et qu'on dispense prudemment le don de Dieu.

Au reste, les Tertiaires isolés ont les mêmes obligations que les membres des Fraternités, à l'exception de celles qui supposent évidemment une Congrégation. Ainsi le chapitre 1er de la Règle, qui traite de la Réception dans le Tiers-Ordre, du Noviciat et de la Profession, regarde indistinctement tous les Tertiaires.—Les dix premiers paragraphes du chapitre 2nd relatifs à la Discipline, c'est-à-dire à la règle de conduite, s'appliquent à tous les membres du Tiers-Ordre quels qu'ils soient. Quant aux autres paragraphes, où il est question d'entendre la messe tous les jours, si on le peut, et de prier pour le repos de l'âme des Confrères ou Consœurs dont on a appris le décès, il est manifeste que tout Tertiaire est en mesure ou même en devoir charitable de les observer.—Tout ce qui est dit aux trois et derniers paragraphes du chapitre 3me concerne autant les Tertiaires isolés que les autres.

Les Indulgences et privilèges accordés au Tiers-Ordre leur sont, pour la plupart, applicables aussi. C'est ainsi qu'ils peuvent gagner nommément les Indulgences plénières du jour de leur admission et de celui de leur profession—celles du 2 et du 12 du mois d'Août et du 4 Octobre—celle de tous les mois au jour choisi, de la retraite de 3 jours, de l'article de la mort—celle de la Bénédiction Papale en tenant compte toutefois qu'ils ne peuvent recevoir cette Bénédiction que réunis, en Assemblée, aux autres Tertiaires—celle enfin des 6 *Pater*, *Ave* et *Gloria*.

Les Indulgences dont une des conditions est de visiter une chapelle de Fraternité ne sauraient être gagnées, il

est vrai, par les Tertiaires isolés pour la bonne raison qu'ils n'ont pas à leur usage une chapelle de ce genre, attendu qu'ils ne se rattachent à aucune Fraternité ; mais, en revanche, toutes les Indulgences accordées aux églises du 1er et du 2nd Ordre de St-François sont certainement à leur portée, au moins au même titre qu'elles le sont pour tous les autres fidèles. Il en est de même des Indulgences attachées à la célébration du mois d'Octobre, de la neuvaine en l'honneur de St François et des cinq dimanches qui précèdent la fête des Stigmates.

Enfin la faveur de l'autel privilégié, selon la teneur du chapitre des Privilèges, s'applique à tout prêtre qui a reçu et qui porte les livrées du Tiers-Ordre.

(Le *Messenger de S. F.*)

JÉRUSALEM

OEUVRES DES RELIGIEUX

Jérusalem est sans contredit une des villes les mieux pourvues de l'Orient en établissements catholiques. Il y a autour des Lieux vénérables où se sont accomplis les plus grands mystères de notre sainte religion, comme une garde d'honneur composée de l'élite de nos congrégations religieuses.

Toutes les œuvres d'apostolat, de foi, de charité, de prières sont représentées.

Ce sont d'abord les Franciscains, appelés PÈRES DE TERRE-SAINTE, qui occupent, depuis 600 ans auprès du Saint-Sépulcre, un poste d'honneur et de dévouement, poste aujourd'hui glorifié et envié, mais qui n'a pas été sans périls pendant des siècles, car les Franciscains comptent des milliers de martyrs qui se sont laissé massacrer dans les sanctuaires et les Lieux Saints dont la garde leur avait été confiée par l'Eglise.

* * *

Depuis les croisades, ces religieux étaient les seuls prêtres catholiques chargés de desservir les sanctuaires vénérables que l'Eglise avait pu conserver à Jérusalem et dans le reste de la Palestine. C'est le Révérendissime Père Custode qui exerçait sur tous les Latins la juridiction ecclésiastique.

En 1847, le Saint-Siège crut devoir modifier cet état de

choses en envoyant à Jérusalem un PATRIARCHE LATIN, dans la personne de Mgr Valerga qui fut en même temps Délégué apostolique de Syrie.

Le nouveau Patriarche joignait à un zèle ardent une nature énergique et un cœur d'apôtre. Pendant près de vingt ans, il travailla sans relâche, avec une indomptable volonté, à l'organisation religieuse et matérielle de son important diocèse.

Il est mort sur la brèche, après une vie laborieuse et féconde en fruits de tous genres, dont le catholicisme profite encore aujourd'hui.

Son digne successeur, le saint Mgr Vincent Bracco, continue, avec toute la charité, la piété et la douceur de saint François de Sales, l'œuvre d'apostolat inaugurée par son intrépide prédécesseur, qui l'avait décerné et choisi lui-même comme coadjuteur.

Toutes les œuvres conçues et fondées par Mgr Valerga ont reçu un développement considérable sous la sage administration de Mgr Bracco.

De nombreux et zélés MISSIONNAIRES, sortis du séminaire patriarcal de Beitjallah ou venus d'Europe, apportent le concours de leur dévouement à l'œuvre qui se poursuit par le Patriarcat sur tous les points de la Palestine, et même au delà, dans les Missions transjordanes, où quelques postes avancés sont déjà établis à la demande des indigènes, jusqu'au milieu des populations arabes.

C'est principalement sous Mgr Bracco que diverses congrégations de religieux et religieuses sont venues se fixer à Jérusalem et dans le reste de la Palestine, pour apporter à l'Œuvre catholique le précieux concours de leur zèle et de leur dévouement.

Parmi les communautés d'hommes qui travaillent, sous la direction du Patriarcat, à faire aimer l'Église dans la Ville Sainte, citons en premier lieu les PÈRES FRANCISCAINS, qui, comme nous l'avons dit, desservent le Saint-Sépulcre et un certain nombre de *Lieux Saints*, hébergent les pèlerins dans leur beau couvent de *Casa-Nova*, fournissent le pain et un asile à la plupart des catholiques hiérosolymitains qui, presque tous, sont très pauvres, et, malheureusement, ne tentent rien pour sortir de cet état d'indigence.

Les Pères Franciscains viennent en outre d'établir, tout près de leur couvent, sur les dépendances de Casa-Nova, une sorte d'ORPHELINAT INDUSTRIEL où sont réunis, sous la direction d'un frère habile, de superbes machines et mécaniques, destinées à simplifier la main-d'œuvre dans les divers ateliers de l'établissement.

Toute cette installation est vraiment superbe, et je la croirais très propre à former d'excellents ouvriers parmi les chrétiens de Jérusalem, si ces derniers comprenaient enfin l'intérêt qu'ils ont à faire élever leurs enfants dans des habitudes de travail, au lieu de les accoutumer de trop bonne heure à la vie indolente qu'ils mènent eux-mêmes.

Nous devons citer également l'ORPHELINAT DE SAINT-PIERRE, fondé tout près de Jérusalem par le Père Marie Ratisbonne, et qui possède de magnifiques ateliers de tous genres, où les catholiques de Jérusalem ont coutume de s'approvisionner.

Cet établissement modèle fait honneur à la Congrégation des Prêtres de Sion qui le dirigent. Malheureusement, là encore, il a fallu recruter ailleurs qu'à Jérusalem les jeunes apprentis que l'on y forme à la vie laborieuse de l'ouvrier chrétien. C'est du Liban, en effet, que viennent la plupart des enfants et jeunes gens qui composent l'Orphelinat de Saint-Pierre. Il y a là une race laborieuse et intelligente dont les Pères de Sion savent tirer un parti vraiment admirable.

LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES possèdent sur le mont Sion, entre le Patriarcat et la Custodie, un magnifique établissement qui sert à la foi d'école gratuite pour les enfants de la Ville Sainte, de pensionnat pour les jeunes gens à qui leurs familles désirent faire donner une instruction plus complète, et enfin de noviciat pour les jeunes Orientaux des divers rites qui se sentent la vocation d'embrasser la vie si pleine d'abnégation et de dévouement des fils du bienheureux Jean Baptiste de la Salle.

Cette œuvre nous a particulièrement intéressé, et nous semble mériter toutes les sympathies.

On ne saurait trop encourager les indigènes à s'enrôler ainsi dans les congrégations qui travaillent à l'apostolat catholique, surtout lorsque ces congrégations ne leur demandent pas le sacrifice de leur rite national. De tels

religieux, animés à la fois par l'amour de leur religion et de leur nationalité, ne peuvent manquer de faire le plus grand bien à leurs frères dont ils connaissent mieux la langue, les coutumes, voire même les préjugés.

Nous faisons donc les vœux les plus sincères pour le développement et la prospérité spirituelle et matérielle du Noviciat oriental des Frères à Jérusalem.

Ces mêmes vœux, nous les formons également pour le Séminaire grec catholique fondé, il y a quelques années, à SAINTE-ANNE DE JÉRUSALEM par Son Eminence le cardinal Lavigerie, pour la sérieuse et complète formation des prêtres indigènes de rite grec.

Nous ne croyons pas qu'il y ait en Orient d'œuvre plus utile, plus nécessaire même, que celle de préparer, dans les différents rites, un clergé pieux, instruit, zélé et profondément attaché au Saint-Siège.

Il est incontestable que le meilleur moyen d'amener l'Orient à l'unité catholique, c'est,—l'expérience le prouve surabondamment,—de multiplier partout les écoles, les orphelinats, les crèches, les collèges. Mais il faut bien reconnaître aussi que, par ce moyen, quelque excellent qu'il soit, on ne travaille que sur des unités. On forme peu à peu les nouvelles générations à la foi catholique, à la vraie discipline de l'Eglise ; on prépare le champ de l'avenir, on y jette la semence qui doit prendre la moisson future ; et c'est ainsi que l'on amènera progressivement et sûrement les brebis égarées au bercail du divin Maître.

Mais il ne suffit pas de préparer le troupeau : il faut aussi et surtout un pasteur prudent et éclairé pour le guider. Il faut donc former, dès maintenant, des prêtres indigènes zélés qui puissent remplir cette tâche importante d'affermir dans la foi les anciens et nouveaux convertis, et surtout d'augmenter leur propre troupeau en travaillant de tout leur propre pouvoir à y faire rentrer leurs frères séparés.

L'ancien clergé indigène, il faut bien le reconnaître, n'était pas suffisamment préparé à cette tâche laborieuse et féconde de l'apostolat catholique. Les Evêques avaient dû courir au plus pressé et envoyer, là où la population les réclamait, des prêtres dont la formation première n'était pas toujours suffisante.

Cet état de choses se modifiera peu à peu, grâce aux Séminaires orientaux, au fur et à mesure que de nouveau

prêtres mieux formés seront mis à la disposition des Evêques indigènes.

Tout esprit sérieux et impartial qui veut se rendre un compte exact de l'état des esprits chez les indigènes unis ou séparés, et de la situation vraie des Eglises d'Orient, se convaincra facilement que c'est là ce qui doit faire l'objet de tous nos efforts, car le retour des Schismatiques vers l'unité devra surtout s'accomplir par le moyen d'un clergé indigène instruit, discipliné et zélé. C'est lui qui pourra plus facilement persuader, par la parole et par l'exemple ; qui fera tomber plus sûrement les préjugés invétérés qui séparent les Orientaux bien plus du latinisme que du catholicisme ; qui parviendra enfin à généraliser le mouvement de retour que l'on constate de plus en plus parmi les populations des différents rites.

Nos admirables congrégations d'hommes et de femmes, qui travaillent en Orient depuis si longtemps, ont rempli déjà et remplissent encore une tâche plus effacée peut-être, mais non moins fructueuse. Ce sont elles qui ont préparé les voies, sur tous les points de l'Orient, à ce mouvement de retour qui tend à se généraliser ; c'est par elles que l'apostolat catholique s'annonce partout si fructueux ; ce sont elles encore qui seront, dans le Levant, comme elles le sont dans nos diocèses d'Europe, les auxiliaires les plus utiles, les plus dévoués, les plus sûrs du clergé indigène, lorsqu'il s'agira du triomphe définitif du catholicisme dans ce pauvre Orient, si éprouvé par l'erreur.

C'est à cette formation sérieuse d'un clergé indigène de rite grec catholique que travaillent, depuis près dix ans, les dévoués missionnaires de Notre-Dame d'Afrique.

Ils sont aujourd'hui, près du berceau même de Marie Immaculée, soixante douze séminaristes, choisis et placés là par les divers Evêques du Patriarcat grec melkite. Douze d'entre eux font présentement leurs études théologiques ; et, dans deux ans à peine, les premiers prêtres sortis de cette laborieuse et sainte maison iront dans leurs diocèses respectifs, et sous la direction de leurs Evêques, travailler au salut des âmes de leurs frères.



LES DOMINICAINS sont également établis, depuis quelques années à Jérusalem, sur les ruines de la Basilique de Saint-Etienne, premier martyr. C'est le regretté Père Mathieu Lecomte qui, avec un zèle, une persévérance, un

labeur incessants, est parvenu à vaincre les difficultés de tous genres qui semblaient devoir s'opposer à l'établissement d'une communauté de Dominicains français à Jérusalem.

De leur côté, les PÈRES AUGUSTINS DE L'ASSOMPTION élèvent à l'entrée de la Ville Sainte, sous le nom de *Notre-Dame de France*, une immense hôtellerie destinée, dit-on, à recevoir les futurs pèlerins.

Mais ces grands pèlerinages ne peuvent s'organiser qu'une fois par an ; si le nombre, déjà considérable, des pèlerins actuels ne s'augmente pas dans de larges proportions, il est certain que Casa-Nova et, au besoin, les autres établissements de Jérusalem pourraient continuer à les recevoir, comme par le passé. Il nous semble donc que ces vastes constructions doivent avoir un autre destination, moins transitoire, et plus en rapport avec leur importance.

* * *

Les établissements catholiques dirigés par les congrégations de femmes ne le cèdent en rien à ceux des congrégations d'hommes.

Citons au premier rang la maison des DAMES DE SION à l'*Ecce-Homo* et celle des SOEURS DE SAINT-JOSEPH DE L'APPARITION.

Ces deux établissements font l'admiration des pèlerins par leur bonne tenue, par l'esprit de prière et de travail qui est inculqué aux enfants et par l'éducation solidement chrétienne qui leur est donnée.

Il y a près de 180 enfants réunies à l'*Ecce-Homo*. Les Sœurs de Saint-Joseph en comptent plus de 250 réunies dans un local évidemment trop restreint. Aussi la supérieure, l'intrépide sœur Germaine, est-elle parvenue à réaliser enfin le rêve de sa vie, en faisant élever à l'entrée de la ville un magnifique établissement, plus en rapport avec les besoins de l'œuvre importante qu'elle dirige.

Les Sœurs de Saint-Joseph desservent également l'Hôpital français dont un de nos compatriotes, M. le comte de Piollat, a eu la charité de doter la Ville Sainte.

Les malades à domicile sont visités par les SOEURS DE SAINT-VINCENT DE PAUL, établies depuis deux ou trois ans en Palestine dans des circonstances vraiment providentielles.

* * *

En face de Jérusalem, sur le mont des Oliviers, s'élève

ve le *Pater* que la fondatrice, Mme la princesse de la Tour d'Auvergne, a confié aux CARMÉLITES, avec la pieuse pensée de faire s'élever, jour et nuit, la prière chrétienne à l'endroit même où Notre-Seigneur a enseigné le *Pater* à ses disciples.

Depuis quelques mois, les CLARIESES, déjà fixées à Nazareth, sont venues s'établir à Jérusalem, non loin du Cénacle.

On cite également deux autres congrégations de femmes, arrivées depuis peu à Jérusalem : ce sont les Franciscaines italiennes, appelées par les Pères de Terre-Sainte, et les Sœurs allemandes de Saint-Charles, venues sous les auspices du consul prussien.

Outre ces Congrégations européennes qui représentent si noblement, à Jérusalem, l'action catholique et française, nous devons signaler également les SŒURS ARABES DU ROSAIRE, fondées par l'abbé Tannous, chancelier du Patriarcat latin.

(*Œuvres des Ecoles d'Orient.*)

L'ÉPREUVE

Je me courbe, Seigneur, au joug de tes arrêts,
Et je vais mon chemin, sans désirs, sans regrets,
Adorant ta volonté sainte.
Mais si parfois mon front se blanchit de pâleur,
Si mon cœur jete un cri, c'est un cri de douleur...
Seigneur, ce n'est pas une plainte.

Je veux ce que tu veux, m'abandonnant à toi.
Dans mon regard mouillé brille l'ardente foi
De l'enfant qui croit en son Père.
Vers toi monte mon âme et se tendent mes mains,
Sans que je cherche à voir au fond de tes desseins
Où me pousse l'angoisse amère.

L'homme est ton Benjamin. Pour lui tu n'es qu'amour,
Tristesse en cette vie et aube du beau jour
Où luira la flamme suprême.
Et tout baigné de pleurs, encore suis-je heureux,
Dieu bon ! dans cet instant poignant et douloureux
Où je souffre, mais où je t'aime.

BALEK.

CHRONIQUE

Prière de Pie IX.—*La prière qui suit a été proposée par Pie IX ; il la récitait tous les jours aux pieds de la Madone :*

“Humblement prosterné à vos pieds sacré, ô Très Sainte Vierge Mario, nous confessons que nos nombreux et graves péchés ont armé contre nous le fléau de la justice divine : aussi, pleins de douleur et de repentir et en nous frappant la poitrine, nous recourons avec confiance à vous qui êtes le refuge des pécheurs. Ah ! Mère très compatissante, ne nous refusez pas votre secours ! Nous demandons pardon à la divine miséricorde, pardon, ô Seigneur, pour tant de scélératesses que nous avons commises, pardon, pour tant de péchés de la chrétienté, pardon par les mérites de votre très précieux sang, pardon par les mérites de votre Très-Sainte Mère, de saint Joseph, son très chaste époux, notre protecteur dans les agonies, et de tous les saints et saintes du ciel. Paix, Seigneur, paix, vierge très bénigne, entre nous et Dieu, et paix entre les chrétiens. Ainsi-soit-il ”

Le Confesseur de Léon XIII.—Le très révérend Père Daniel de Basano, Confesseur du Pape et Définitéur Général des Observantins, a voulu, lui aussi, à l'occasion du Jubilé pontifical, faire un don : à Sa Sainteté. Il a fait réimprimer, en édition de luxe, par la typographie franciscaine du collège St Bonaventure à Quaracchi près Florence, un de ses anciens ouvrages italiens qui a pour titre : *Du secret de l'amour de Dieu dans l'union spirituelle*, et il en a offert 50 exemplaire à son illustre Pénitent, en souvenir de ses 50 années de sacerdoce. Le Saint-Père, profondément touché de ce témoignage d'affection filiale, s'est écrié (avec St. Paul : “En vérité, je surabonde de joie ;” il est à croire qu'il aura sous-entendu la seconde partie du texte : “au milieu de toutes mes tribulations.”

(Crociana.)

La St-Jean-Baptiste.— Cette fête nationale des Canadiens-Français, n'a pas été, cette année, célébrée avec autant de pompe extérieure que d'habitude. Elle a eu surtout un caractère religieux. Une grand'messe solennelle a été chantée à l'église Notre-Dame, en la présence de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque. Un clergé nombreux et une assistance distinguée y ont assisté. Ce fut Mgr l'Archevêque qui fit le sermon.

Dans l'après midi, il y eut un pique-nique dans l'Ile Ste-Hélène, où furent prononcés des discours par plusieurs orateurs éloquents. M. le prince Roland Bonaparte, petit-fils de l'empereur Napoléon Ier, en visite au Canada, voulut bien adresser quelques paroles aussi bien pensées que bien dites aux Canadiens-Français, dignes enfants de la France.

Le Bienheureux de la Salle.—Nous lisons dans la *Semaine religieuse* de Montréal : “ Il appartenait doublement aux messieurs de Saint-Sulpice de célébrer ce *Triduum* en l'honneur du Saint. Car Jean-Baptiste de la Salle était un fils de cette compagnie, un enfant de cette école de prières, dans les œuvres et les mérites duquel un évêque français “ retrouvait la main et le cœur des directeurs de Saint-Sulpice et des curés de la paroisse. ” De plus, c'est un supérieur du

Séminaire de Montréal qui appela dans notre ville, il y a peine 50 ans, les premiers Frères venus en Canada ; c'est sur la paroisse de Notre-Dame que les Frères établirent leur première école, pour rayonner de là dans la ville et dans tout le pays.

Le *Triduum* en l'honneur du Bienheureux J. B. de la Salle était donc une fête bien chère pour les messieurs de Saint-Sulpice, bien chère aussi pour notre population qui apprécie si vivement tous les bienfaits de l'éducation donnée par les Frères.

L'église Notre-Dame, où se célèbre le *Triduum* est magnifiquement ornée. Des drapeaux nombreux : pontificaux, français, anglais pendent de tous côtés. Sur les galeries des deux jubés s'étalent des écussons aux armes de Léon XIII, de Mgr l'Archevêque, de Saint-Sulpice, de la famille du Bienheureux, de l'institut des Frères. Audessous sont placées les armes des pays où les Frères ont des écoles. Des banderoles aux trois couleurs françaises partent des voûtes et se reliaient aux galeries. Dans le chœur flottent de grandes oriflammes sur lesquelles sont tracés en lettres d'or les noms de toutes les vertus. Sur un piédestal, du côté de l'épître, repose une statue de J. B. de la Salle, tenant dans ses bras un enfant. Une relique du saint, dans un riche reliquaire, est placée sur le premier degré du piédestal. Un grand tableau du Bienheureux de la Salle fait face à la chaire.

Le *Triduum* a duré trois jours. Une foule de fidèles en a pieusement suivi les exercices, mais ce qu'il y avait de plus beau, c'était ce magnifique défilé des enfants des Ecoles chrétiennes, marchant en procession à travers les rues de Montréal, bannières en tête, portant drapeaux et insignes. Ces enfants chrétiens remplissant la vaste nef de l'église Notre-Dame ébauchaient la personnification de l'œuvre du Bienheureux de la Salle sur la terre. Premiers éléments de la société chrétienne, façonnés suivant les principes de l'Eglise catholique par les dignes successeurs du Bienheureux, ils venaient chanter les louanges de leur Bienfaiteur ici-bas, comme au Ciel, ils doivent être les plus beaux ornements de sa couronne.

L'assistance, la musique, l'éloquence sacrée, tout a contribué à donné de l'éclat à cette fête. A l'occasion de cette Béatification, Mgr l'Archevêque de Montréal a publié un Mandement où, après avoir fait le panégyrique du Bienheureux de la Salle Sa Grandeur s'exprime ainsi :

Le Canada mérite une note spéciale : en 1837, sur un désir exprimé par Mgr Bourget, de vénérée mémoire, les messieurs de Saint-Sulpice voulurent bien faire venir quatre frères de France. C'est de cette colonie que sont sortis d'abord les fondateurs des autres maisons du Canada et des Etats-Unis. Beaucoup plus de fondations auraient été faites si le personnel l'eût permis. Mais la moisson est grande, et il y a peu d'ouvriers. Pourtant, quel bien à faire dans cette admirable vocation ! Que de trésors de mérites on y peut acquérir pour le ciel ! Quelle assurance on y trouve pour son salut ! Sans doute il y faut du dévouement, de la patience, de l'abnégation, et il en coûte à la nature de n'avoir à faire le bien que dans l'obscurité d'une école. C'est psurtant une vie semblable qu'indiquait le pieux auteur de l'*Imitation* quand il disait : " Aimez à être reconnu et à être compté pour rien. "

O vous, jeunes hommes qui n'êtes point pour le monde, et qui n'aspirez qu'à vous donner à Dieu, voyez si la vocation de Frère des Ecoles chrétiennes ne répondrait pas aux vues de la divine Provi-

dence à votre égard. De magnifiques promesses lui sont faites : "Ceux qui en auront ins'ruit plusieurs dans la justice brilleront comme des étoiles pendant toute l'éternité." (Daniel, xii, 3. Nous le répétons. Celui qui fera et enseignera, sera appelé grand dans le royaume des cieux." (St Mathieu, v, 19.) "Quiconque aura quitté pour mon nom sa maison, ou ses frères, ou sa sœur, ou son père, ou sa mère, ou ses héritages, recevra le centuple et possédera la vie éternelle." (St Mathieu, xix, 20.)

Vous trouverez dans la vie religieuse, le calme de l'âme, la joie du cœur, l'absence des sollicitudes du lendemain et des choses temporelles. Vous expérimenterez qu'il est bon et agréable à des frères de vivre ensemble dans l'union (Psaume 132) ; qu'un jour passé dans la maison du Seigneur vaut mieux que mille, partout ailleurs (Psaume 83).

Et vous, parents chrétiens, ne vous opposez pas à la vocation pieuse de vos enfants ; estimez-vous plutôt heureux que Dieu les appelle à son service, soit dans l'état ecclésiastique, soit dans l'état religieux. Ils sont à ce souverain Maître avant d'être à vous. Votre résistance à ses volontés pour ait, comme il est arrivé plus d'une fois, amener votre malheur et celui de ces enfants qui vous sont si chers. En vous quittant pour quelques années passagères, ils s'assureront les années éternelles, et travaillerons à vous les procurer à vous-mêmes.

Nous tous, demandons à Dieu de multiplier les ouvriers qu'il emploie à son œuvre, et de leur donner le courage et les vertus nécessaires pour répondre à l'appel qu'il leur fait entendre. Favorisons de toutes les manières en notre pouvoir, les vocations, soit ecclésiastiques, soit religieuses, que nous pourrions connaître. C'est ainsi que nous participerons aux grandes récompenses méritées par le bien que nous aurons aidé à accomplir.

Les trois *Pater noster*.—Un prêtre, se promenant dans la campagne, rencontra une petite fille qui lui parut avoir à peine atteint l'âge de raison. Frappé néanmoins de la manière avenante et respectueuse avec laquelle la candide enfant lui envoyait un salut, il s'approcha d'elle, s'informa de sa famille, puis il demanda si elle connaissait l'Oraison dominicale ou le *Pater noster*. Surprise que M. le curé lui adresse une pareille question, elle fixe sur lui ses grands yeux pleins d'intelligence. "Oh ! oui, Monsieur le curé, s'écrit-elle, je sais le *Pater noster*, et je n'en sais pas seulement un, mais."—Eh bien ! reprit le prêtre, je te donnerai une belle image si tu veux bien me dire quels sont les trois *Pater noster* que tu sais.

Aussitôt la charmante enfant, après s'être recueillie, répondit avec assurance et modestie : "Le premier des trois *Pater noster* est celui que ma mère m'a appris ; le voici : (et elle récita en entier l'Oraison dominicale). Le second est celui que j'ai appris à l'école, le voici : (et aussitôt elle récita le *Pater* en latin.) Le troisième est celui que le prêtre chante à l'église : (et à l'instant, de sa gracieuse et douce petite voix, elle se mit à chanter le *Pater noster*, tel que le chante l'officiant aux messes solennelles.)

Inutile de dire si le bon curé fit à notre petite savante de sincères compliments, et s'il lui donna l'image promise.

Grande fut la joie de la pauvrete qui se hâta d'aller raconter tout à sa mère.

Celle-ci ne put retenir ses larmes de joie. Pressant sa chère enfant sur son cœur, elle rendit grâce à Dieu, se recommandant plus que jamais, elle et toute sa famille, à notre Père qui est dans les cieux, ainsi qu'à la très sainte Vierge Marie.

Hélas ! ils deviennent rares aujourd'hui les enfants qui pourraient, comme cette jeune chrétienne, se féliciter de savoir les trois *Pater noster*. Heureux du moins ceux qui, d'abord sur les genoux d'une pieuse mère, puis bientôt sur les bancs d'une école, où la croix est toujours en honneur, recueillent les principes de la foi, apprennent que pour être heureux, au sortir de cette vie, il faut connaître, aimer et servir ici-bas le souverain Seigneur de toutes choses !

(*Semaine religieuse, Montréal.*)

Fête franciscaine à New-York.—*Le Pilgrim of Palestine* de New-York, donne le compte rendu d'une fête religieuse franciscaine qui a eu lieu dans cette dernière ville, dimanche le 10 juin. Il s'agissait de la dédicace de l'église St-Antoine, magnifique édifice de 150 pieds sur 75, au style romain. Un nombreux clergé régulier et séculier assistait à la cérémonie. A un banquet qui a suivi la fête religieuse, Mgr Farley proposa que tous les membres du clergé présents et qui n'appartenaient pas encore au Tiers-Ordre de St-François se fissent admettre tertiaires avant de se séparer. Cette proposition fut accueillie avec des transports de joie unanimes.

Ce fut un jour de gloire pour St François.

VIE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

CHAPITRE XVII

LE MONT ALVERNE. — SAINT FRANÇOIS Y REÇOIT
LES STIGMATES. (1224)

(*Suite*)

Nous prions nos lecteurs de ne pas fermer ce livre, sous prétexte que nous les faisons voguer à pleines voiles sur l'océan du surnaturel. Nous les conjurons de ne pas oublier que nous racontons la vie d'un saint, et d'un saint extraordinaire, qui est l'image vivante, la copie parfaite du Sauveur des hommes. Eux-mêmes comprendront que le Très-Haut agit avec poids et mesure, sans rien précipiter, que trouvant une âme pure et docile comme celle de François, il la fait monter de clarté en clarté et de vertu en vertu, et qu'il la conduit ainsi, par de mystérieuses ascensions, jusqu'à ces hauteurs sublimes où nous la verrons bientôt.

Plus le saint Patriarche méditait sur les plaies et les

douleurs de l'Homme-Dieu, plus son cœur devenait un brûlant foyer d'amour ; plus aussi il se sentait enflammé du désir de ressembler à son divin modèle. Ayant appris de la bouche d'un ange qu'il trouverait dans les oracles du saint Evangile ce que le Seigneur attendait de lui, il fit venir le Frère Léon. Trois fois Léon ouvrit le livre des Evangiles, et trois fois il tomba sur la Passion de Jésus-Christ. Dès lors François comprit qu'après avoir imité le Sauveur dans sa vie cachée et dans son apostolat, il devait lui ressembler encore dans son ineffable martyre.

Courage, ô François ! Ne t'arrête pas sur le chemin du Calvaire. Ce n'est point assez d'avoir pleuré avec Jésus au jardin de Gethsémani ; ce n'est point assez d'avoir essuyé, avec sainte Véronique, la poussière, la sueur et le sang qui souillaient sa face adorable, ni même de lui avoir aidé, avec Simon le Cyrénéen, à graver les âpres sentiers du Golgotha. Ta soif de sacrifice n'est pas apaisée. Monte plus haut, monte sur la croix, pour y être crucifié avec Jésus. Prépare ton cœur : l'heure de l'immolation mystique a sonné pour toi.

Nous sommes ici en présence de l'une de ces scènes pleines de mystères, que la bouche d'un pauvre pécheur doit renoncer à décrire, de peur de les profaner. Taisons-nous donc, et laissons une plume séraphique nous retracer de si célestes merveilles.

« A l'aube du jour, en la fête de l'Exaltation de la sainte Croix (le 14 septembre), l'angélique François était en prière sur le penchant (2) de la montagne. Tout à coup il vit descendre des hauteurs du ciel un séraphin aux six ailes de feu éblouissantes de clarté. L'ange vola d'un vol rapide tout près de lui, et demeura suspendu dans les airs ; et alors apparut entre ses ailes l'image de Jésus crucifié. A cette vue, l'âme de François fut saisie d'une stupeur indicible. La joie et la douleur la remplissaient tour à tour : la joie, parce qu'il avait en face de lui le Dieu de son cœur, le Dieu d'amour sous la forme d'un séraphin ; la douleur, parce que c'était Jésus souffrant, avec les mains et les pieds attachés à la croix, et le cœur percé de la lance. Il avait sous les yeux un mystère insondable, et son étonnement était extrême ; car, comment concilier les humiliations du Calvaire avec les gloires de la vision, béatifique ? Enfin il connut, à la lumière céleste, le sens

(1) Bonavent., c. xiii.

(2) Au sud-ouest, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

caché de cette vision, et il comprit que ce n'était point par le martyre du corps, mais bien par le feu de l'amour, qu'il devait se transformer entièrement en son Bien-Aimé.

“ La vision disparut, mais elle laissa dans son cœur une ardeur merveilleuse, et dans sa chair la trace non moins merveilleuse de l'empreinte divine. Tout aussitôt, en effet, apparurent sur ses membres les cinq plaies qu'il venait d'adorer dans l'Apparition. Ses mains et ses pieds semblaient transpercés par de gros clous, dont la tête ronde et noire était fort visible, et dont la pointe, longue et comme rabattue, dépassait le dessous des mains et la plante des pieds. La plaie du côté, large et béante laissait voir une cicatrice de couleur vermeille, d'où le sang décollait souvent sur les vêtements du saint.

“ Le serviteur de Dieu portait donc les sacrés stigmates, visiblement imprimés dans sa chair. Cette faveur du ciel le jeta dans une grande perplexité : devait-il la révéler, ou devait-il la taire ? Il ne savait à quel parti s'arrêter ; car, d'une part, il ne pouvait la dérober longtemps aux regards de ses plus intimes compagnons ; et de l'autre, il appréhendait de publier le secret du Seigneur. Il manda quelques-uns de ses disciples, et leur proposa son doute en termes vagues et généreux, comme s'il se fût agi d'un autre. Mais l'un d'eux, le Frère Illuminé (le même qui l'avait accompagné en Orient), comprenant, à son émotion qu'il avait dû recevoir quelque grâce extraordinaire : “ Père, lui dit-il, sachez que ce n'est pas pour vous seul, mais aussi pour le prochain, que les mystères du ciel vous sont dévoilés. Si vous les gardez exclusivement pour vous, vous avez tout lieu de craindre, ce me semble, que Dieu ne vous demande compte un jour du talent enfoui.”

“ Cet avis fit impression sur le séraphique Père ; et quoiqu'il répât habituellement : “ *Secretum meum mihi* : C'est mon secret ”, cette fois il raconta tout au long, non sans crainte, la vision qu'il avait eue, ajoutant cependant que le séraphin lui avait révélé des choses que, de sa vie, il ne découvrirait à personne. Peut-être les discours de l'Ange furent-ils si divins, que la langue humaine serait impuissante à les traduire ? Saint François, ayant terminé son carême en l'honneur de saint Michel, descendit de la montagne, tout transfiguré par le divin amour, et portant l'image du Crucifié, gravée non sur la pierre ou sur le bois, mais dans sa propre chair par le doigt du Dieu vivant. Il s'efforçait de cacher “ le secret du grand Roi ” : mais Dieu, à qui il appartient de donner de l'éclat à ses

œuvres, opéra de nombreux prodiges, pour attester l'authenticité des sacrés stigmates.

« François avait beau tenir ses mains toujours couvertes et marcher avec des chaussures, il ne pouvait parvenir à célébrer entièrement les trésors du ciel. Un grand nombre de Frères, plusieurs Cardinaux et le Pape Alexandre IV lui-même ont affirmé sous serment avoir vu de leurs propres yeux les vénérables stigmates du saint, pendant qu'il vivait encore. A sa mort, plus de cinquante Frères, l'illustre vierge Claire avec ses sœurs, et d'innombrables séculiers, y ont pieusement collé leurs lèvres, et les ont touchés de leurs mains, afin que rien ne manquât à la force de leur témoignage.

« Quant à la blessure du côté, François la cacha si bien, que, de son vivant, nul ne put la voir qu'à la dérobée. Un frère qui lui rendait des soins assidus (le Frère Léon), le pria un jour de quitter sa tunique, sous prétexte de la secouer ; grâce à cette pieuse industrie, il vit et considéra la plaie : et y posant légèrement trois doigts, il en mesura la grandeur. Le Vicaire-général (le Frère Elie) réussit de la même manière à la voir. Un autre compagnon du saint (le Frère Rufin), homme d'une parfaite simplicité, lui oignant les épaules pour le soulager en ses infirmités, atteignit par mégarde la plaie du cœur ; François en ressentit une si vive douleur, qu'à dater de ce jour, il porta une ample tunique qui lui couvrait les flancs. Les Frères qui lavaient sa tunique, la trouvant teinte de sang, ne purent plus douter de l'existence de cette plaie ; et après la mort du séraphique Père, ils purent satisfaire leur dévotion et contempler à loisir l'ouverture du cœur et les autres stigmates du serviteur de Dieu. Maintenant que tu es revêtu des sacrés stigmates, ô François, tu es cet ange de l'Apocalypse que saint Jean a vu s'élever à l'Orient et qui portait sur le front le signe du Dieu vivant. »

Le fils de Bernardone portait les cinq plaies de Notre-Seigneur, qui brillaient sur sa chair comme autant de rubis et de perles précieuses. Voilà le miracle dont les peuples furent témoins pendant plus de deux années, miracle inouï dans les siècles précédents et le plus incompréhensible des prodiges de l'amour divin dans les âmes. C'est là le plus glorieux privilège du séraphique Patriarche, et en même temps l'un des faits les mieux attestés ; on ne peut le révoquer en doute, à moins de nier toute certitude historique. Comment supposer, en effet, que

des personnages aussi graves que saint Bonaventure et Bernard de Besse, et des témoins oculaires aussi bien renseignés que Thomas de Célano, Léon Rufin et Masséo, se soient laissé induire en erreur ? Quel intérêt avaient-ils à se tromper ou à nous tromper ? Et comment alors les populations de l'Ombrie n'auraient-elles pas protesté, elles qui pouvaient si facilement se convaincre de la réalité du fait ? Elles croyaient, elles admiraient, précisément parce qu'elles palpaient, pour ainsi dire, la vérité du prodige. Dieu lui-même semblait prendre plaisir à les confirmer dans ces sentiments et à sceller par des miracles l'origine divine de la stigmatisation du saint. Rien de plus attachant que le récit de tous ces miracles ; mais, voulant être bref, nous n'en citerons que deux, tirés l'un de la *Légende* de saint Bonaventure, et l'autre de la *Chronique* de Bernard de Besse.

“ La nature elle-même, dit le docteur séraphique, changea ses lois, comme pour mieux garder le souvenir d'un si grand événement. L'Alverne était auparavant le pic des tempêtes, d'où descendaient les tourbillons et les nuages chargés de grêle. Ce fléau cessa complètement, à dater du jour où le séraphique Père eut reçu les sacrés stigmates. ”

Écoutons maintenant Bernard de Besse. “ Il s'est passé un fait extraordinaire dans un couvent de Dominicains, au delà des monts (1). Suivant l'usage des deux Ordres, un beau tableau de saint François était appendu aux murs du réfectoire en regard du portrait de saint Dominique. Notre bienheureux Père était représenté avec les stigmates. Tous les Religieux du monastère vénéraient son image, excepté un seul, qui, ne pouvant admettre un tel prodige ni souffrir qu'on en parlât, prit la résolution d'effacer les stigmates. Deux fois il se mit à l'œuvre, seul et sans témoin, au milieu des ténèbres de la nuit ; deux fois il trouva les plaies plus brillantes que la veille. A la troisième fois, tout en colère, il déchire la toile ; mais aussitôt le sang en jaillit à flots, et baigne son visage, ses mains et ses vêtements. Epouvanté, il tombe presque sans connaissance. Par bonheur, ses Frères arrivent et le relèvent. Ils essayent, mais en vain, d'étancher le sang. Alors, soupçonnant la faute de leur compagnon, ils font amende honorable et demandent pardon à saint

(1) L'auteur n'indique pas s'il entend par là la France ou l'Allemagne :

François. Leur prière est exaucée : le sang s'arrête à l'instant, les déchirures disparaissent, et les plaies refermées reprennent leur coloris. Le Frère incrédule était converti. Il devint dès lors un des plus ardents défenseurs du privilège qu'il avait nié, visita les basiliques d'Assise et de la Portioncule, et monta jusque sur les sommets de l'Alverne, où il porta quelques parcelles du linge qui avait servi à éteindre le sang miraculeux. C'est de sa propre bouche que nous tenons tous ces détails."

C'est ainsi que le Très-Haut prenait lui-même en main la cause de son fidèle serviteur. Du reste pour la stigmatisation de François comme pour l'indulgence de la Portioncule, un mot tranche la question : Rome a parlé. Écoutons Grégoire IX, dont le témoignage a une double valeur, comme Souverain Pontife et comme ami intime du saint.

"Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à tous les fidèles de Jésus-Christ, qui verront ces Lettres, salut et bénédiction apostolique.

"Nous croyons inutile de vous exposer dans ces lettres les grands mérites qui ont conduit à la céleste patrie le glorieux confesseur saint François, puisqu'il n'y a presque pas de fidèles qui n'en soient informés. Mais nous avons jugé qu'il convenait de vous instruire tous plus particulièrement de la merveilleuse et singulière faveur dont il a été honoré par Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel est la gloire et la splendeur des saints. Par un effet de la puissance créatrice de Dieu, il a reçu pendant sa vie les stigmates aux mains, aux pieds et au côté, et l'on a pu en constater encore l'existence après sa mort. La connaissance certaine que nous et nos frères les cardinaux en avons eue, aussi bien que de ses autres miracles, authentiquement certifiés par des témoins très-dignes de foi, a été le principal motif qui nous a porté à l'inscrire au catalogue des saints, de l'avis de nos frères les cardinaux et de tous les prélats qui étaient alors réunis autour de nous.

(A continuer)

L'inférieur doit sacrifier à Dieu sa volonté et agir conformément à celle du supérieur, alors même qu'il croit que telle ou telle chose est en elle-même meilleure et plus utile à son âme, que ce que lui commande son supérieur.

St François.—Opusc. 4.



DEVOTION AU SACRE CŒUR DE JESUS

APOSTOLAT DE LA PRIÈRE

LIGUE DU CŒUR DE JÉSUS

INTENTION GÉNÉRALE POUR AOUT 1888

Désignée par Son Em. le Cardinal Préfet de la Propagande et bénie
par Sa Sainteté Léon XIII :

LES RETRAITES SPIRITUELLES

Dans une revue importante (*l'Association catholique*, t. XVI, p. 531), un homme du monde écrivait naguère, en s'appuyant sur des faits nombreux : " Les retraites spirituelles sont la base de toute bonne fondation. En généraliser l'usage, les rendre régulières et traditionnelles, est certainement — pour le succès des œuvres — la plus intelligente des méthodes. " Mais si pour toute sorte d'œuvres et de fondations, cette méthode paraît " la plus intelligente " et la meilleure, n'est-ce pas surtout quand il s'agit de l'Œuvre des Œuvres, de l'incomparable construction dont saint Paul disait en s'adressant à tous les chrétiens : " Vous êtes vous-mêmes l'édifice de Dieu ! " "

C'est donc, de nos jours, un grand signe d'espérance que de voir le zèle croissant, le généreux enthousiasme avec lequel des hommes du monde, et notamment l'état-major de l'Œuvre des cercles catholiques, entrent de plus en plus chaque année dans le mouvement des vraies retraites.

“ C'est déjà par *milliers*, disions-nous l'année dernière, que les hommes du monde sont ainsi venus se retremper dans le silence et la méditation. Les retraitants de Vannes et de Quimper ont aujourd'hui leurs érules à Paray-le-Monial, Braisne, Viviers, Amiens, Athis, Tronchiennes, Aix-en-Provence, Clamart, Séez, Lannion, Rennes, Boulogne-sur-Mer, le Château-Blanc (près Lille,) le Glandier, et tant d'autres lieux qu'il serait trop long de nommer ici. Avons-nous besoin de rappeler les grandes et belles victoires qui, sur le plus noble des champs de bataille, la conscience humaine, sont toujours remportées dans ces retraites, où l'on *se retire*, à la lettre, loin des préoccupations du monde et où l'on *s'exerce soi-même*, à la lumière des éternelles vérités ? L'homme faisant alors, autant qu'il est en lui, disparaître les obstacles, la grâce divine, dont la source est le Sacré-Cœur, entre aussitôt comme à torrents dans le cœur humain ; et souvent les fruits sont tels, qu'aux yeux du vulgaire — c'est le mot des protestants du seizième siècle à la vue des fruits opérés par les exercices de saint Ignace — ils semblent comme le résultat “ d'une étonnante magie. ”

Demandons instamment au Cœur de JÉSUS que, selon toute l'étendue de ses desseins, cette divine “ magie ” des exercices renouvelle les diverses catégories d'âmes qui, durant ces derniers mois de l'année, vont participer tour à tour au bienfait de la retraite : prêtres de JÉSUS-CHRIST, pour qui ces jours de bénédiction sont à la fois, au profit d'une multitude de fidèles, un temps de semailles et de récolte ; religieux et religieuses de tout Ordre, dont les progrès spirituels sont si importants pour la prospérité de l'Église ; chrétiens de toute condition, de tout âge et de tout sexe, mais tout particulièrement les hommes d'Œuvres et nos Zélateurs et Zélatrices de la Ligue du Sacré-Cœur. Prenons avec confiance pour intermédiaire dans cette cause, le Cœur immaculé de MARIE que nous honorons pendant ce mois d'août, et le divin Esprit, accomplissant dans toutes ces âmes les créations qu'il médite, “ changera la face de la terre. ”

PRIÈRE QUOTIDIENNE PENDANT CE MOIS

Divin Cœur de JÉSUS, je vous offre par le Cœur immaculé de MARIE, les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses et à toutes

les autres intentions pour lesquelles vous vous immolez sans cesse vous-même sur l'autel.

Je vous les offre, en particulier, pour l'affermissement de l'OEuvre des Retraites, afin que toute classe d'hommes s'y retrempe, près de vous, dans l'exercice d'une vie sainte, apostolique et dévouée.

LA PROCESSION DU PREMIER JUILLET

UNE FÊTE MAGNIFIQUE

“ La belle démonstration de dimanche restera comme un des événements les plus remarquables dans les annales de nos fêtes religieuses de Montréal ; il était vraiment magnifique de voir ces milliers de Canadiens en bataillons serrés, bannières en tête, l'insigne du Sacré-Cœur sur la poitrine, marcher avec entrain aux sons joyeux des fanfares par les rues les plus belles du quartier anglais de notre ville. C'était une procession composée uniquement d'hommes ; les hommes du Canada n'ont pas peur d'affirmer leur foi. Nos hommes sont fiers de marcher sous l'étendard du Sacré-Cœur, de ce Cœur qui s'est annoncé dans les fameuses manifestations de Paray-le-Monial comme devant redonner la chaleur et la vie à la société engourdie et vieillissante.

“ Ils s'enrôlent avec enthousiasme dans la Ligue du Sacré-Cœur, dont le but est de maintenir l'esprit chrétien dans les familles par les hommes ; cette institution est encore récente, et déjà plus de 25,000 hommes en font partie ; on en demande l'établissement dans nombre de paroisses ; tout fait présager qu'avant dix ans plus de 100,000 Canadiens en feront partie, et formeront un corps de défense efficace pour défendre la sainte Eglise contre les attaques de ses ennemis coalisés.

“ Les ligues de Saint-Henri Saint-Joseph, du Gésu, de Sainte-Brigide, du Sacré-Cœur d'Hochelega, de l'Immaculée Conception, de Boucherville et de Saint-Hubert, ont pris part à la procession. Celles de Saint-Henri, de l'Immaculée-Conception et de Boucherville avaient leurs corps de musique ; ces musiciens se sont vraiment distingués par la manière remarquable dont ils ont exécuté leurs différents morceaux.

“ La procession couvrait la rue Sainte-Catherine de la rue Bleury à la rue Peel, soit environ 3,000 pieds de longueur ; ils marchaient quatre de front, il y avait donc au moins 3,000 Ligueurs.

“ La pièce de résistance en fait de décoration était sans contredit la statue du Sacré-Cœur fournie pour la circonstance par M. Desaulniers, fabricant d'ornements d'église, et le magnifique brancard richement orné de fleurs, d'inscriptions, de pierreries, préparé par le même, avec l'aide de son prédécesseur M. Desmarais. Vingt-quatre Ligueurs fournis par les diverses Ligues portaient la statue, et quatre petits élèves du collège Sainte-Marie, avec leur élégant costume, tenaient les banderoles aux quatre coins du dais.

“ L'immense cathédrale était littéralement bondée de Ligueurs et de ceux qui avaient suivi la procession.

“ Le R. P. Hamon, S. J., de Worcester, fit le sermon de circonstance. Il montra en style vigoureux et brillant comment la Ligue répond bien à nos trois grands devoirs envers le Sacré-Cœur, savoir : la sympathie, la réparation et l'action commune ; il montra que la Ligue avait vraiment été pour les Ligueurs et leurs familles une source de bonheur et de bénédictions ; il fit voir que cette institution, fondée sur les promesses de N.-S. à ceux qui honoreront son Cœur, devait triompher de tous les obstacles et prospérer, comme la dévotion au Sacré-Cœur elle-même ; il parla en termes émus de Mgr Bourget, qui a tant fait pour répandre la dévotion au Sacré-Cœur, et de Sa Grandeur Mgr Fabre, qui a tant fait pour la Ligue, et qui avait eu l'extrême bonté de marcher dans la procession, malgré ses récentes fatigues de la visite pastorale ; enfin, il remercia les directeurs de la Ligue qui, par leur zèle, avaient su si bien la maintenir. Il eut aussi un mot de louange à l'adresse du R. P. Nolin, le directeur central de la Ligue et de l'Apostolat de la prière, et l'organisateur de la démonstration du jour.

“ L'acte de la consécration fut lu par M. l'abbé Racicot, dont la voix claire et distincte fut entendue dans toutes les parties de l'immense édifice.

“ Après avoir chanté avec beaucoup d'effet le chant de la Ligue, les 3,000 Ligueurs se dispersèrent emportant avec eux les meilleures impressions de cette fête, et pleins de bonheur d'avoir ainsi contribué à glorifier le Sacré-Cœur. ”